

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47110

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

çait la lutte pour l'«ancien droit» (*das alte Recht*) au cœur des motivations des insurgés. En allant plus loin, P. Blickle insiste sur l'argumentation juridique qui se situe continuellement dans la bouche des «rustauds»: les revendications paysannes s'inscrivent dans un processus de «judiciarisation» des relations entre gouvernés et gouvernants, seigneurs et sujets en même temps que dans un climat d'établissement de règles (*Policey*) dans tous les domaines de la vie en commun, y compris la morale. Enfin, et c'est peut-être en cela que réside l'apport le plus neuf de P. Blickle, l'affirmation politique de l'homme du commun à travers des instances qui fonctionnent effectivement à différentes échelles (la *Gemeinde*, la communauté rurale, la ville, la *Landschaft*, expression du «pays», des alliances sanctionnées par le serment, etc.) qui lui donnent le moyen d'un pouvoir reconnu et, par conséquent, la force que libère (et que valide) la Révolution de 1525.

Echappant à la rhétorique causes/déroulement/conséquences, P. Blickle privilégie les hommes et leur comportement «politique» à l'aube de la modernité. S'il accorde moins de place à la dimension économique et sociale du *Bauernkrieg*, ce n'est pas parce qu'il la sous-évalue, mais plus vraisemblablement parce qu'il se garde d'une interprétation univoque. On le sait maintenant, les ressorts matériels des événements sont moins simples qu'on l'a cru, et l'histoire doit sans doute autant (ou plus) aux autres facteurs. En tout état de cause, ce petit livre agréable à lire est bien plus que ce qu'il annonce: nourri aux meilleures sources (quatre pages de notes, un exposé des *Quellen*), équipé d'une bibliographie très opérationnelle (p. 134–140), muni d'un bon index (qui signale même quelques mots-clés), il constitue une excellente introduction à l'étude de ce grand moment historique.

Georges BISCHOFF, Strasbourg

Robert STUPPERICH, Phillip Melanchthon, Gelehrter und Politiker, Göttingen, Zürich (Muster-Schmidt Verlag) 1996, 119 S., br. (Persönlichkeit und Geschichte, 151).

Depuis un assez grand nombre de décennies, l'historien de la Réforme qu'est Robert Stupperich, a concentré la majeure partie de ses recherches et de ses efforts sur deux grandes figures de l'Âge de la Réforme: l'Alsacien Martin Bucer et le «précepteur de l'Allemagne», Philippe Mélanchthon. Des travaux s'étendant de 1952 à 1988 intéressent le premier. En ce qui concerne le second, rappelons seulement son édition d'un choix de lettres (1517–1526) en 1971, en collaboration avec Heinz Scheible et Hans Volz (*Werke*, 7/I), celle d'un second choix de sa correspondance (1527–1530) en 1975, avec les mêmes collaborateurs-éditeurs (*Werke*, 7/II), l'édition des «Loci communes» de 1521 et des «Loci praecipui theologici» de 1559, en 1978, d'autres travaux encore (biographiques et bibliographiques) sur le pédagogue, philosophe et théologien allemand, comme son «Melanchthon» de 1960 (Berlin) ou son «Mélanchthon inconnu» de 1961 (Stuttgart), et très souvent, un «Mélanchthon» mesuré à l'aune d'Érasme et à celle de Luther.

Revenant une fois de plus sur la pensée de son grand homme, R. S. nous a donné en 1996 un «Mélanchthon», examiné dans deux de ses fonctions – effectivement d'une importance capitale –, celle du pédagogue et celle du penseur (et praticien) politique. En un peu plus de cent pages, il nous propose, à la lumière de ses propres travaux antérieurs, mais aussi de tous ceux qui ont été suscités par les colloques internationaux et leurs Actes (notamment à l'occasion du 400^e anniversaire de sa mort, en 1960) une brillante synthèse de la pensée (et incidemment de la vie) de Mélanchthon. Conformément au sous-titre de l'ouvrage, qui souligne l'évolution de sa personnalité en fonction de sa propre histoire et de l'histoire de la Réforme, comme de celle de l'Allemagne, R. S. étudie ses écrits humanistes et ses idées relatives à l'éducation des enfants ou des jeunes gens, tâche aussi difficile que nécessaire, et qui s'adresse avant tout à l'esprit et au cœur. Nous le voyons à ses débuts à Wittenberg, comme professeur de grec et réformateur de la pédagogie (assez proche, à la vérité, des idées réfor-

matrices d'Érasme, à ceci près que l'humaniste hollandais a été davantage un conseiller pédagogique qu'un enseignant à plein temps), donnant aux *litterae renascentes* leurs lettres de noblesse en étudiant avec ses élèves les plus grands auteurs grecs (Thucydide, Xénophon, Lucien, Plutarque, Homère, Hésiode, Sophocle, Euripide, Pindare, Empédocle, Aristophane, etc.), comme des traductions latines de Phocilide ou de Théognis. Le souci de l'érudition est chez lui constant, comme celui de la méthode (ici se profile le philosophe et le logicien), qu'il trouve accomplie chez Aristote, qualifié par lui (dans son «De Vita Aristotelis» de 1537) de «*unus et solus methodi artifex*». Pédagogue dans l'âme, il a le souci, dans ses programmes d'instruction et d'éducation, de la gradation des difficultés, correspondant aux trois «classes», et allant de l'alphabet et de l'étude de Donat (pour la lecture) et de Denys Caton (pour le style) à Cicéron, Virgile et Ovide, en passant par les «Fables» d'Ésope, la «Pédologie» de Mosellanus, les «Colloques» d'Érasme ou des fragments de Térence. Mais le pasteur de l'Église est toujours vigilant, les lettres et les arts n'étant pas séparables pour lui de l'éducation religieuse et correspondant à la volonté, au plan et au dessein du créateur.

Son activité politique (à Spire, Marbourg, Augsbourg, Wittenberg), notamment son attitude à l'égard des autorités civiles, tout en formant le second volet de l'ouvrage de R. S., n'est pas véritablement séparable de son activité pédagogique, comme de son activité religieuse. N'est-ce pas dans ses «Loci communes» de 1559 qu'il affirme que la société politique est celle où Dieu veut que soit annoncée et entendue «la confession de la vraie doctrine, où il réunit à soi l'Église»? Il affirme encore qu'un gouvernement qui ne viendrait pas de Dieu «ne pourrait pas tenir trois jours de suite par la seule sagesse des hommes» («Widder die Artikel der Bawrschaft», I, p. 198). Ainsi, l'homme politique, qui est, ici encore, partisan de réformes proposées par des hommes responsables (et raisonnables), pense que le pouvoir civil et le pouvoir religieux ont une origine commune, comme ils ont une même fin, l'un étant relatif à la pureté des mœurs, l'autre à celle des cœurs. C'est dans son «Philosophiae moralis epitome» (III, p. 266) que l'on peut lire cette proposition, qui résume sa pensée de théoricien (mais aussi de praticien) de la politique: «Dieu approuve toutes les formes de gouvernement qui s'accordent avec la raison et la nature.» Il croit en une hiérarchie naturelle des personnes, selon un ordre voulu par Dieu, et dans l'économie domestique, il se rallie à l'«esprit du temps» qui veut qu'il y ait une hiérarchie (*ordo*) entre le mari et la femme, entre les parents (*pater*) et les enfants, l'ordre étant toujours lié à la raison. L'homme politique ou l'homme religieux milite – c'est le même combat – pour l'unité de l'Église.

On soulignera encore, dans l'ouvrage de R. S., les pages consacrées aux rapports (personnels et idéologiques) entre Mélanchthon et Luther, un chapitre sur l'influence de Mélanchthon, les principales directions de recherche, tout en regrettant que la bibliographie n'ait pas été mise à jour (notamment les travaux qui ont immédiatement précédé le 500^e anniversaire de la naissance de Mélanchthon, en 1996).

Jean-Claude MARGOLIN, Paris

Alfred HARTMANN (Hg.), Thomas Platter. Lebensbeschreibung. Zweite Auflage und ergänzt von Ueli DILL mit einem Nachwort von Holger JACOB-FRISEN, Basel (Schwabe und Co. AG) 1999, 218 S.

L'édition de référence de «Ma vie» de Thomas Platter est celle de 1944 par Alfred Hartmann. Elle vient de reparaitre en conservant la pagination de 1944, heureuse initiative qui permet à tous de se référer à ce texte célèbre.

«Ma vie» dans sa langue d'origine, le bâlois de la Renaissance ou le vieil haut valaisan a une saveur et une fraîcheur; les historiens de la langue peuvent se réjouir et pourront exercer à nouveau leur sagacité sur ce texte écrit en une quinzaine de jours, selon l'auteur, pour l'édification de ses enfants sans aucun souci littéraire.